

LES THÈMES CENTRAUX DE L'ENCYCLIQUE *FRATELLI TUTTI*

Saint Jean de Latran, 15 novembre 2020

Card. GIANFRANCO RAVASI

Une prémisse

Nous commencerons par un récit spirituel du bouddhisme tibétain, donc externe à l'encyclique, mais significatif. Un homme avance solitaire dans le désert sur une piste qui se perd à l'horizon. Tout à coup, il s'aperçoit qu'un être qu'il n'arrive pas encore à bien distinguer marche au loin sur le même parcours. Ce pourrait être une des bêtes féroces qui habitent ces espaces désolés : le cœur du voyageur commence à battre plus fort à cause de la peur, notamment parce que, dans la steppe, il n'y a ni refuge, ni personne pour lui venir en aide. Il faut donc continuer à marcher. Un peu plus loin, il réussit à mieux reconnaître cette silhouette, c'est celle d'un homme. Il ne cesse pas pour autant d'avoir peur, car il pourrait s'agir d'un voleur agressif. Quoi qu'il en soit, il faut aller de l'avant, l'esprit tenaillé par le risque d'une attaque. Désormais, le voyageur n'a plus le courage de lever les yeux. Il sent les pas de l'autre toujours plus près. Ils sont maintenant face à face : il lève son regard et fixe ce visage qui lui fait face. Et sa surprise se manifeste dans un cri : « C'est mon frère, que je ne voyais plus depuis tant d'années ! ».

Nous avons voulu évoquer en ouverture cette vieille parabole d'une religion et d'une culture différentes pour montrer que le désir ardent qui imprègne la nouvelle encyclique *Fratelli tutti* du Pape François fait partie du souffle spirituel de l'humanité tout entière. Ce n'est pas un hasard si, dans le texte, nous rencontrons même plusieurs citations “ laïques ” inattendues, comme celle du poète et musicien brésilien Vinicius de Moraes (1913-1980) qui, dans sa *Samba de la Bénédiction*, un disque datant de 1962, chantait : « La vie, c'est l'art de la rencontre, même s'il y a tant de désaccords dans la vie » (n° 215). On reconnaît aussi l'inspiration et les réflexions offertes par le Patriarche orthodoxe Bartholomée et par le Grand Imam Ahmad Al-Tayyeb du Caire

(n° 5). Il peut aussi apparaître surprenant que le document fasse, par trois fois, référence au film *Le Pape François - Un homme de parole* (2018) du cinéaste allemand Wim Wenders, où la voix de l'acteur s'aligne sur celle de saint François (n° 48), exalte les différences créatives (n° 203) et se termine par un éclat lumineux : « Dieu ne regarde pas avec les yeux, Dieu regarde avec le cœur. Et l'amour de Dieu est le même pour chaque personne, quelle que soit sa religion. Et si elle est athée, c'est le même amour. Au dernier jour et quand il y aura la lumière suffisante sur la terre pour voir les choses telles qu'elles sont, il y aura des surprises ! » (n° 281).

Un triptyque de thèmes

Après cette prémisse, le moment est venu d'entrer directement dans le texte pontifical, qui s'ouvre dans le sillage de l'appel de François d'Assise dans ses *Admonitions* : le Pape s'adresse « à tous ses frères et sœurs pour leur proposer une forme de vie au goût de l'Évangile ». L'encyclique se développe selon un style que l'on pourrait comparer au mouvement des vagues dans le ressac sur le littoral marin : si nous les contemplons à la lumière de la lune, on découvre qu'elles recouvrent constamment plus ou moins les mêmes espaces, mais qu'elles le font d'une façon toujours nouvelle, comme le prouvent le jeu des flots et la lueur des crêtes des eaux éclairées par les rayons lunaires. Les reprises des thèmes sont permanentes sans pour autant constituer de pures répétitions ; ce sont plutôt des regards nouveaux, des efflorescences inédites, des récréations inattendues, qui réaffirment de façon incisive le thème dominant et révèlent de nouvelles facettes de cette marée humaine, spirituelle et socioculturelle que sont « la fraternité et l'amitié sociale », déjà exprimées dans le sous-titre de l'encyclique.

Notre itinéraire à l'intérieur des huit chapitres et des 287 paragraphes du texte papal, scellé par une intense et double prière – l'une au Créateur universel, « Père de l'humanité » et l'autre dans un style chrétien-œcuménique – ne tendra qu'à mettre en relief certains thèmes centraux, en excluant donc une exégèse systématique du texte. Nous le ferons à travers une sorte de triptyque qui cherche à résumer, en le

simplifiant, un texte très vaste, tout en invitant à la lecture continue ceux qui désirent recueillir la multiplicité et la richesse de ses idées. Nous choisirons aussi de réduire les citations directes de l'encyclique, en signalant plutôt les considérations thématiques.

Premier panneau du triptyque : « Les ombres d'un monde fermé »

Le premier panneau de notre triptyque est sombre et correspond au premier chapitre, où le Pape, avec beaucoup de réalisme, retrace l'obscur horizon qui nous entoure. Le titre lui-même est emblématique : *Les ombres d'un monde fermé*. Voici quelques-uns des signes de ces ténèbres qui tenaillent notre planète et l'époque présente. Les rêves d'une Europe unie, les aspirations à l'intégration, la mondialisation elle-même sont en train de se briser sous l'émergence des nationalismes et des souverainismes, des individualismes et des égoïsmes. Les mots et les valeurs fondamentales sont manipulés, comme la démocratie, la liberté et la justice. La foule des « exclus », de ceux qui sont laissés en marge d'une accélération toujours plus frénétique et d'une société de consommation qui alimente des besoins non nécessaires. Les conflits régionaux se multiplient (la « troisième guerre mondiale par morceaux »), avec leurs peurs et leurs misères correspondantes.

Les réseaux informatiques grouillent d'agressions, de foyers de haine, de mensonges éhontés, de manipulations et de fanatismes. La culture digitale, au lieu d'unir telle qu'elle est, grâce à sa structure de communication, divise et crée inégalités et confusions. Ce réalisme n'est toutefois jamais séparé, dans ce chapitre comme dans les suivants, de l'espérance et de la confiance en l'humanité. Bien mieux, l'ensemble du texte de l'encyclique est propositionnel et se transforme en un appel concret à s'engager sur les voies possibles qui s'ouvrent devant nous pour recomposer « une fraternité et une amitié sociale ».

C'est dans cette perspective qu'entre en scène une figure exemplaire qui fait irruption dans ce « monde fermé ». C'est ce que décrit le chapitre 2, au titre symbolique : *Un étranger sur la route*, un récit bien connu rapporté dans un passage

de l'Évangile de Luc (10, 25-37) et que le Pape évoque précisément dans ce titre, à savoir : la parabole du bon Samaritain. Une piste serpente à travers les monts arides du désert de Juda et descend pour passer des 800 mètres d'altitude de Jérusalem aux 300 mètres en dessous du niveau de la mer de l'oasis de Jéricho. Un corps sanguinolent git sur le bord de la route : une attaque de brigands l'a mis dans cet état, l'abandonnant ensuite à la solitude de la steppe. L'attente d'un passant devient spasmodique pour le lecteur qui suit la scène, pratiquement en écoutant le récit de Jésus. Or, voici que finalement, dans le lointain, apparaît un prêtre du temple de Sion qui, après avoir terminé le culte, rentre à Jéricho, une ville résidentielle de prêtres.

Mais la déception ne tarde pas : « il le vit et passa » de l'autre côté de la piste, soucieux de ne pas être contaminé par le sang d'un blessé ou, pire encore, par un cadavre. Pour la loi biblique, en effet, ce contact l'aurait rendu inapte à célébrer le culte pendant une certaine période, le rendant “ impur ”. Mais voici déjà d'autres bruits de pas : ceux d'un lévite, engagé lui aussi au service de la liturgie dans le temple hiérosolymitain. Et, de nouveau, la déception : « il le vit et passa de l'autre côté ». La tension est désormais à son comble. Pour ce pauvre homme à demi mort, l'espérance ne cesse de s'affaiblir.

Voici toutefois un troisième voyageur, un Samaritain : peut-on attendre quelque chose de bon d'un “ hérétique ”, d'un adversaire des Juifs, malgré leur cohabitation sur la même terre ? Pourtant, il n'y a que lui qui s'arrête, s'approche et se penche sur le malheureux : il le regarde et éprouve de la “ compassion ”. Ce terme ne doit pas nous induire en erreur, en nous renvoyant à la pitié que peut généralement éprouver un opérateur de santé : dans le grec de l'Évangile de Luc, le verbe signifie plus “ passionné ” que “ compassionnel ” et désigne l'amour miséricordieux. Il s'agit, en effet, du terme grec *splanchnízomai* qui renvoie aux entrailles maternelles, à l'émotion la plus intime, intense et délicate.

Ce n'est pas pour rien que l'amour du Samaritain est actif et affectueux : il panse les plaies comme il le peut, il y verse du vin et de l'huile selon les méthodes des premiers secours de l'époque, il charge la victime sur sa monture et ne la dépose

que lorsqu'il arrive au premier caravansérail qui sert aussi d'auberge. Et, par deux fois, Jésus rappelle qu'il « prend soin » de ce malheureux, n'hésitant pas à contribuer personnellement en payant une somme d'argent pour les frais de séjour. Le récit évangélique est très minutieux pour souligner la dimension personnelle de ces actes. Cela est indiqué dans le récit grâce à la répétition, presque martelée, du pronom personnel grec *autós* : « Il arriva près de *lui*, il s'approcha de *lui*, il pensa *ses* blessures, il *le* chargea sur sa propre monture, il *le* conduisit dans une auberge, il prit soin de *lui*... Prends soin de *lui* ! ».

Le prêtre et le lévite incarnent la religiosité rigide et formelle qui sépare du prochain. Le Samaritain représente la vraie foi qui s'unit à la douleur d'autrui avec miséricorde pour la soulager. Si nous voulions actualiser l'impact que cette parabole provoquait sur l'auditoire de Jésus, nous pourrions retranscrire le récit comme l'a fait un exégète biblique. « Imagine-toi, blanc raciste, peut-être même affilié au Ku Klux Klan, toi qui protestes vigoureusement si un homme à la peau noire ou jaune entre dans un endroit public et qui ne perds jamais une occasion de manifester ton mépris et ton aversion pour les gens de couleur, imagine que tu sois impliqué dans un accident de la route, sur un itinéraire peu fréquenté, que tu te retrouves en train de perdre ton sang, et que quelques rares voitures conduites par un blanc passent et ne s'arrêtent pas. Et imagine qu'à un certain moment, un médecin noir passe par là et s'arrête pour te secourir... ».

Par ailleurs, il est important de prendre un instant pour reconstituer le contexte du récit de Jésus et la question que pose ce docteur de la loi : « Qui est mon prochain ? ». Question “ objective ”, presque académique, destinée à définir qui est le véritable prochain qui mérite ce titre. Finalement, c'est Jésus, à l'inverse, qui lui renvoie la question. Elle est toutefois bien différente : « Lequel des trois, à ton avis, a été le prochain de l'homme tombé aux mains des bandits ? ». Le retournement de situation est évident et le Pape aussi le souligne dans sa reprise allusive de la parabole : au lieu de discuter “ objectivement ” de la définition du prochain (italien, européen, africain), le Christ invite à se comporter “ subjectivement ” comme le prochain à

l'égard de ceux qui sont dans le besoin et qui interpellent notre humanité et notre miséricorde.

Le Pape François reprend donc cette invitation à tendre concrètement nos mains vers celui qui est « abandonné », en se détachant de l'indifférence d'une société qui ne supporte pas les souffrances et les blessures des autres, qui détourne son regard ailleurs, qui passe son chemin et ignore les malheureux comme l'ont fait le prêtre et le lévite de la parabole. L'Église doit, au contraire, être au premier rang sur les trottoirs de l'histoire où bivouaquent les marginaux, dans les favelas, dans les périphéries des métropoles où règnent la violence et les abus de pouvoir. Ainsi s'ouvre l'horizon lumineux de l'engagement et de la fraternité.

Deuxième panneau du triptyque : « Gérer un monde ouvert »

C'est le deuxième panneau de notre triptyque : il est au centre, car c'est le plus grand et le plus riche ; il rassemble les chapitres 3-6 de l'encyclique. Son titre pourrait être celui qui régit les troisième et quatrième chapitres : *Penser et gérer un monde ouvert, un cœur ouvert au monde entier*. Bien évidemment, la locution fondamentale est « monde ouvert ». Il s'agit de dissiper les ténèbres d'un horizon si sombre, de briser les verrous des portes barricadées d'un « monde fermé ». Les aspects positifs se multiplient ici, de même que les exhortations générales et spécifiques dont nous ne pouvons que donner quelques exemples. Ce qui est proposé, c'est une ouverture non seulement géographique, mais surtout existentielle qui transcende les frontières. Une tétralogie verbale, souvent réitérée dans les interventions du Pape François, est ainsi réaffirmée : « accueillir, protéger, promouvoir et intégrer » (on lira, à cet égard, dans cette ligne de l'attention accordée aux phénomènes migratoires, l'intense n° 130).

Un itinéraire d'engagement concret est réservé avant tout à la *politique*, à laquelle est consacré tout le chapitre 5, comme expression du soin du bien commun. De nombreux aspects sont relevés, à partir de la tutelle de la dignité humaine, véritable pilier de l'action politique, une donnée dont le corollaire nécessaire est la

participation des exclus à la construction de la société et, au niveau général, la sollicitude vis-à-vis du travail. Un élément qui a suscité des réactions diverses est la critique du populisme : à travers lui, un leader instrumentalise la culture et la sensibilité d'un peuple. En parallèle, nous trouvons la critique du libéralisme économique radical qui s'avère incapable d'une justice sociale équilibrée. L'observation selon laquelle la politique ne doit pas subir ou être totalement soumise à l'économie est très intéressante à ce sujet, surtout quand celle-ci se réduit au paradigme de la technocratie financière (n° 177).

Le document aborde ensuite la *société* qui doit arborer deux bannières, qui donnent le titre au chapitre 6 : *Dialogue et amitié*. En pratique, c'est cette culture de la rencontre qui entremêle les diverses typologies populaires, académiques, artistiques, technologiques, familiales, médiatiques, économiques, juvéniles, et ainsi de suite. C'est la société pluraliste, tendue vers la recherche de la vérité authentique, que le Pape François représente par une belle image qui lui est chère, celle du polyèdre aux multiples facettes qui exclut celle du monolithe exclusiviste. Ou, si l'on veut, c'est la référence à la construction de ponts conceptuels pour faire passer le dialogue et la rencontre d'une rive à l'autre avec des perspectives différentes. Dans cette approche, l'appel à « retrouver la bonté » que saint Paul considère comme un fruit de l'Esprit de Dieu (*Galates 5, 22*) est significatif et, comme cela est déjà fait, le Pape le décline jusqu'au quotidien le plus modeste par des petits gestes que sous-tendent les « merci », « excusez-moi », « pardon ».

Saisissons cette occasion pour souligner aussi un élément qui a suscité des critiques tout à fait aberrantes. Suivant l'ensemble de la tradition de l'Église, le Pape François réaffirme la primauté de la destination universelle des biens, à laquelle la propriété privée doit être subordonnée, comme instrument opérationnel, alors que cette dernière est souvent considérée à tort comme un dogme suprême. Il le fait en citant un passage explicite de l'encyclique *Centesimus annus* (1991) de saint Jean-Paul II : « Dieu a donné la terre à tout le genre humain pour qu'elle fasse vivre tous ses membres sans exclure ni privilégier personne ». En marge de ceci, nous

voudrions joindre ces paroles ardentes de saint Ambroise, dans son œuvre *De Nabuthe* : « La terre a été créée comme un bien commun pour tous, pour les riches et pour les pauvres. Pourquoi, dès lors, vous les riches, vous arrosez-vous un droit exclusif sur le sol ? Quand tu aides le pauvre, toi le riche, tu ne lui donnes rien qui soit à toi, mais tu lui rends son bien. En effet, la propriété commune qui a été donnée en usage à tous, il n'y a que toi qui l'utilises. La terre est à tous, pas seulement aux riches, donc quand tu aides le pauvre, tu lui rends son dû, ce n'est pas un don que tu lui fais ».

Dans la ligne de l'analyse d'éthique économique développée par l'encyclique, il faut souligner la critique évangélique qu'adresse le Pape, à plusieurs reprises, aux abus de modèles financiers et aux prévarications des lois du marché, considérées comme des normes intangibles ; tout comme est intéressant l'appel réservé à l'activité entrepreneuriale, « vocation noble orientée à produire de la richesse et à améliorer le monde pour tous » (n° 123), assurant ainsi le travail, le logement et le développement et permettant de surmonter la misère. La disponibilité des moyens digitaux, élargie au plus grand nombre de personnes, est un objectif à atteindre dans le contexte social contemporain, toujours en tenant compte de la condamnation, déjà citée, des « mouvements de haine ou de destruction » véhiculés par ces instruments. « Le plus grand danger ne réside pas dans les choses, dans les réalités matérielles, mais dans la manière dont les personnes les utilisent » (n° 166).

Troisième panneau du triptyque : le dialogue interculturel et interreligieux

Après avoir tracé et analysé les deux grands horizons de la politique et de la société, l'encyclique réserve les deux derniers chapitres, les 7 et 8, à un regard d'une grande ampleur et ouverture universelle, en y intégrant les grandes valeurs de toutes les cultures et religions. De fait, la foi, tout en respectant l'autonomie de la politique et des structures sociales, ne doit pas rester en marge de la construction d'un monde meilleur, mais doit s'engager dans le développement humain intégral. Dans ce cas

aussi, nous nous contenterons de quelques esquisses, en renvoyant à la lecture du texte.

Une attention particulière est, par exemple, réservée à la *paix* qui fleurit lorsque sont surmontées l'« iniquité » de la répartition des biens et l'iniquité de la guerre, négation de tous les droits et agression contre le milieu naturel. Un appel fort est lancé pour l'élimination totale des armes nucléaires et la thèse de la « guerre juste » est réfutée (« Jamais plus la guerre ! »). Le thème du *pardon* et de la réconciliation est donc capital, sans que ceux-ci n'éluent la justice nécessaire. Il ne s'agit pas de renoncer aux droits justes devant un puissant corrompu, un criminel ou devant quiconque dégrade la dignité humaine. Cela ne signifie pas non plus induire à l'impunité : « La justice ne se recherche que par amour de la justice elle-même, par respect pour les victimes, pour prévenir de nouveaux crimes et en vue de préserver le bien commun, mais certainement pas pour évacuer sa colère. Le pardon, c'est précisément ce qui permet de rechercher la justice sans tomber dans le cercle vicieux de la vengeance, ni dans l'injustice de l'oubli » (n° 252).

Dans cette lumière, il est évident que la *peine de mort* est inacceptable sur le plan moral, ni même légitime sur le plan pénal, à cause de son caractère disproportionné, tout comme la prison à vie qui est une sorte de peine de mort cachée. Un apport décisif dans l'exaltation des valeurs de la paix, de la vie, de la justice et du pardon est offert naturellement par le christianisme. Ici le Souverain Pontife cite un beau passage de son discours lors de la rencontre œcuménique de Riga, en Lettonie, de septembre 2018 : « Si la musique de l'Évangile cesse de retentir dans nos maisons, sur nos places, sur nos lieux de travail, dans la politique et dans l'économie, nous aurons éteint la mélodie qui nous pousse à lutter pour la dignité de tout homme et de toute femme » (n° 277).

Mais « les différentes religions, par leur valorisation de chaque personne humaine comme créature appelée à être fils et fille de Dieu, offrent une contribution précieuse à la construction de la fraternité et pour la défense de la justice dans la société » (n° 271). Comme croyants, nous sommes tous invités à toujours remonter à

nos sources spirituelles que sont l'adoration de Dieu et l'amour du prochain ; par conséquent, toute violence commise au nom de ce même Dieu est blasphème, comme l'est toute hypocrisie qui cache le mépris, la haine, la xénophobie, la négation de l'autre. Pour sceller cette imposante architecture thématique, religieuse, morale et sociale de l'encyclique, le Pape laisse la parole au bienheureux Charles de Foucauld (1858-1916), le martyr du dialogue interculturel et interreligieux dans le Sahara algérien, en chemin vers la canonisation désormais proche.

Voici son témoignage, gravé dans le dernier paragraphe de l'encyclique : « Il a orienté le désir du don total de sa personne à Dieu vers l'identification avec les derniers, les abandonnés, au fond du désert africain. Il exprimait dans ce contexte son aspiration de sentir tout être humain comme un frère ou une sœur, et il demandait à un ami : “ Priez Dieu pour que je sois vraiment le frère de toutes les âmes [...] ”. Il voulait en définitive être “ le frère universel ”. Mais c'est seulement en s'identifiant avec les derniers qu'il est parvenu à devenir le frère de tous. Que Dieu inspire ce rêve à chacun d'entre nous. Amen ! » (n° 287).